



Arnaud Bizalion, *Vallée des Baux*, 1976.

# Initiation à la géographie poétique de Max-Philippe Delavouët

*Ta patrio a pèr noum la terro e lou soulèu ;  
Soun li riban de mar si sóulis auriflamo...*  
Ta patrie a pour nom la terre et le soleil,  
les rubans de la mer sont ses seules oriflammes<sup>1</sup>...

PAR CLAUDE MAURON

1. *Pouèmo* 1, p. 128.

2. Publiés de 1971 à 1991, ces cinq livres de poèmes provençaux (avec traduction française de l'auteur) sont diffusés par le Centre de recherches et d'études méridionales (chemin de Roussan-et-Cornud, 13210 Saint-Rémy-de-Provence). Sur Max-Philippe Delavouët (1920-1990), on pourra consulter la notice biobibliographique parue récemment, in *Polyphonies*, n° 21-22, hiver 1996-1997, p. 49-52.

On aurait raison, sans doute, de s'en tenir à ces deux vers, pour définir une géographie de *Pouèmo*, le grand œuvre, en cinq livres<sup>2</sup>, de Max-Philippe Delavouët, et l'on éviterait ainsi le reproche formulé par Proust dans la deuxième partie d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* – sous-titrée “Le pays” et centrée sur le peintre Elstir : “en tout genre, notre temps a la manie de vouloir ne montrer les choses qu'avec ce qui les entoure dans la réalité, et à supprimer par là l'essentiel, l'acte de l'esprit, qui les isole d'elle”. Péril constant pour l'œuvre d'art, et peut-être plus grand encore pour la littérature provençale dont bien des lecteurs, même par

ailleurs fort éclairés, s’obstinent à n’attendre qu’une visée figurative ou ethnologique, comme si l’on demandait seulement à Cervantès ou à García Lorca de “fidèles” tableaux de l’Espagne. Pour sa part, Delavouët s’est attaché à marquer la distance entre les lieux réels, dont il s’est “inspiré” (selon la formule rituelle), et le pays où évolue sa parole poétique. Celui-ci est doté d’un anonymat quasi absolu, qui n’est pas l’aboutissement d’un processus d’abstraction, ou de vague généralisation, mais qui s’inscrit dans une visée symbolique et cosmologique : *I’a pas ges d’autre biais pèr coumprene lou mounde que de n’en poussedi plenamen un moussèu* (il n’existe pas d’autre façon pour comprendre le monde que d’en posséder pleinement un morceau<sup>3</sup>).

Reste que, comme l’a noté malicieusement un éditeur de Proust, “quand bien même l’originalité de l’œuvre d’art réside non dans le sujet choisi, mais dans l’artiste, ce n’est pas par hasard qu’Elstir a élu domicile au bord de la mer<sup>4</sup>”. Et tous les livres de *Pouèmo* révèlent, de prime abord, la voix de quelqu’un *bèn parga sus soun rode* (bien campé sur son pays<sup>5</sup>). Ce pays est explicité dans des repérages ponctuels, incidents, comme fortuits, souvent *in fine*. Ce n’est qu’à l’ultime strophe de l’*Istòri dóu Rèi mort qu’anavo à la desciso* (*Histoire du Roi mort qui descendait le fleuve*) que la mention des Alysamps<sup>6</sup> scelle le lien avec la légende des morts confiés, dans leurs barques, au fil du Rhône. Et il faut attendre le dernier mouvement de la *Cansoun de la mai auto Tourre* (*Chanson de la plus haute Tour*),

*Vilo di vendemiaire en raro di palun,*

*Te noume d’un vièi noum tout bagna d’aigo morto...*

Ville des vendangeurs sur le bord des marais,

je te nomme d’un vieux nom tout mouillé d’eaux mortes<sup>7</sup>

pour instaurer le rapport, rétrospectivement, avec Aigues-Mortes et la tour de Constance. L’exégèse dispose aussi de divers renseignements fournis, à l’occasion, par Delavouët lui-même et qui ont l’avantage d’éviter des décryptages erronés<sup>8</sup>. Tout cela permet d’indiquer ici, à traits forcément simplifiés, quelques pistes dans sa géographie poétique, sous réserve que l’on en privilégie toujours la valeur emblématique.

...

*Siéu ome de la terro e vole lou soulèu* (je suis homme de la terre et je veux le soleil<sup>9</sup>). Chez Delavouët, le pays le plus immédiat est de terre – *lou terraire*<sup>10</sup>. Pour qui souhaite visiter cet espace qui “pourrait se mesurer d’un galop de cheval<sup>11</sup>”, le plus simple est de suivre les promenades du *Blasoun de la Dono d’estiéu* (*Blason de la Dame d’été*), de jour, et du *Lusernàri dóu Cor flecha* (*Lucernaire du Cœur fléché*), de nuit,

*pèr li bord di baragno e li sentié de pastre*

*que van dis orto drudo i mai pàuri campas,*

par les bords des haies vives et les sentiers de bergers

qui vont des riches jardins aux landes les plus pauvres<sup>12</sup>.

Pays de prés, où travaillent les paysans producteurs de foin, les arroseurs, les bergers – tous chasseurs naturellement : telles sont les activités du mas du Bayle-Vert, en lisière de Crau, où Delavouët résida depuis son enfance. Pays “resserré tout

3. M.-Ph. Delavouët, texte liminaire du volume *Patrimòni*, CRDP, Marseille, 1981.

4. Pierre-Louis Rey, dans tome II d’*A la recherche du temps perdu*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1988, p. 1334.  
5. *Patrimòni*, op. cit.

6. *Pouèmo* 2, p. 134.

7. *Pouèmo* 1, p. 168.

8. Ainsi la cité antique de *Pouèmo* 5 n’est-elle pas Arles, comme l’a écrit R. Lafont (in *La Revista occitana*, n° 1, 1993, p. 127), mais Glanum, comme le poète l’a signalé dans une note accompagnant la prépublication de ce passage (in *Prouvenço* 2000, n° 4, juillet 1887, p. 13).  
9. *Pouèmo* 3, p. 66.

10. Le terme est traduit par “pays” (*Pouèmo* 1, p. 49, 55).

11. *Pouèmo* 1, p. 106.

12. *Pouèmo* 1, p. 100.

13. *Pouèmo* 1, p. 106.

autour d'un clocher", village avec ses fontaines et sa rivière, puis ses vergers et ses "douces collines"<sup>13</sup> – tel est encore Grans, au bord de la Touloubre qui se dirige vers l'étang de Berre :

*Lou long d'uno ribiero en aquéu vilajoun,  
avèn cala lis iue subre lou tèms que coulo  
e vist nosto jowènço esquiha dins li jounc.*

14. *Pouèmo* 2, p. 256.

Le long d'une rivière, en ce petit village,  
nous avons baissé les yeux sur le temps qui coule  
et vu notre jeunesse glisser et fuir entre les joncs<sup>14</sup>...

15. *Pouèmo* 1, p. 106.

Là, *lou tèms s'es arresta dins un grand balans clar* (le temps s'est arrêté dans un grand balancement clair<sup>15</sup>). Toutefois, pas plus qu'on ne saurait suspendre le cours de la rivière, on ne peut réfréner un désir angoissé d'évasion :

*Noste mounde es sarra tout autour d'un clouquié ;  
sarié grand quàsi proun pèr ié passa la vido  
s'avian pas, tu 'mé iéu, aquéu cor tant inquiet  
que s'escapo toujours pèr nous faire sa crido...*

16. *Ibid.*

Notre monde est resserré tout autour d'un clocher ;  
il serait assez grand pour y passer la vie  
si nous n'avions, toi et moi, ce cœur plein d'inquiétude  
qui s'échappe toujours pour nous appeler ensuite<sup>16</sup>...

Se dessine alors, par touches isolées, un pays plus large. Aux collines succèdent, dans le lointain, les montagnes :

*Pièi, chato, i'a li mountagno que, pèr lou daut,  
assajon de creba lou cèu que nous centuro...*

17. *Pouèmo* 1, p. 54.

Puis, jeune fille, il y a les montagnes qui, par le haut,  
essaient de crever le ciel qui nous ceinture<sup>17</sup>...

18. *Pouèmo* 2, p. 142. Il s'agit des Alpes provençales, mais aussi du Dauphiné et de la Savoie.

19. *Pouèmo* 2, p. 118.

Elles sont l'arrière-fond, notamment, d'un village alpin : "j'aurais pu, si les astres l'avaient voulu, naître là-haut", dit le poète, avec un petit clin d'œil à ses ascendances montagnardes<sup>18</sup>. De même – et à partir précisément du "pic le plus pointu" et des "chemins de neige"<sup>19</sup> – la modeste rivière laisse place au fleuve majestueux, à l'image du Rhône.

20. *Pouèmo* 1, p. 154-156.

21. *Pouèmo* 5, p. 98-108.

22. *Pouèmo* 5, p. 126.

Cependant les caractéristiques majeures de cet élargissement sont deux apparitions. D'une part, amplifiant village et clocher, surgit un ensemble tour-château-ville, avec la "ville des vendangeurs" de la *Cansoun de la mai auto Tourre* (Aigues-Mortes, nous l'avons vu), la "ville des moissonneurs" et des drapeaux à figure de lion dans le *Pichot Zoudiaque ilustra*<sup>20</sup> (autrement dit, Arles), sans oublier la cité antique de Glanum<sup>21</sup>, enfouie sous terre, ni cet imaginaire *vilò de nivo e d'estello neissènto* (ville de nuages et d'étoiles naissantes<sup>22</sup>), édifiée lors d'une fugace rêverie nocturne en Crau. D'autre part on accède à la mer, dont les flots offrent une nouvelle représentation du temps, après le cours des rivières et des fleuves :

*Em'acò m'acampère au sourti d'uno niue  
davans la mar, la mar qu'adus dins li calanco  
la cansoun d'un eissour que jamai veira l'iue*

*e que, sèns s'alassa, redis i sablo blanco  
aqueu eissour que tout countèn :  
lis aigo sèns termino e lis erso dóu tèms.*

Et ainsi j'arrivai au sortir d'une nuit,  
devant la mer, la mer qui apporte dans les calanques  
la chanson d'une source que jamais ne verra l'œil  
et qui, sans se lasser, redit aux sables blancs  
cette source qui contient tout :  
les eaux sans limites et les vagues du temps<sup>23</sup>.

23. *Pouèmo* 1, p. 12.

Commencée autour du village, la promenade du *Blasoun de la Dono d'estiéu* pousse jusqu'à un petit port de pêcheurs<sup>24</sup>, en lequel les familiers de la côte martégale reconnaîtront Carro, et la navigation du roi mort, sur le fleuve, s'interrompt juste avant des rivages alliant, de manière fort camarguaise, "l'amertume du sel et la douceur des verveines<sup>25</sup>".

24. *Pouèmo* 1, p. 120. La référence à Carro a été indiquée par Delavouët pour l'anthologie *Pèr Prouvènço*, en 1983.

25. *Pouèmo* 2, p. 130.

Dans ce pays plus vaste, il convient de faire un sort particulier à une composante éminente, la grande ville en bord de mer, qui parachève et réunit les progressions précédentes :

*Vese mis isclo roso e ma vilo darrié  
s'ensablant d'à cha pau dins lou vèspre que calo  
pèr lou brancun mescla de sa batelarié...  
Ount li diéu m'an fa naisse es ma darniero escalo :  
veson d'eila coume un fanau  
lou soulèu que se nègo à la pro de ma nau.*

Je vois mes îles roses et ma ville derrière  
s'ensablant peu à peu dans le soir qui s'abaisse  
parmi les branches mêlées de tous ses navires...  
Où les dieux m'ont fait naître est ma dernière escale :  
ils voient de là-bas comme un fanal  
le soleil qui se noie à la proue de ma nef<sup>26</sup>.

26. *Pouèmo* 1, p. 114.

En filigrane de ces vers, prêtés à un héros divaguant en mer, comment un lecteur provençal ne distinguerait-il pas la rade et le port de Marseille – ville natale de Max-Philippe Delavouët<sup>27</sup> ? Référence privilégiée, à maints égards, et il est hautement significatif que les deux "fables" historico-mythiques de l'imaginaire phocéén aient été choisies comme trame de deux textes, dans *Pouèmo*. D'abord l'accueil de Protis par Gyptis, lorsque *Courtège de la bello sesoun* (*Cortège de la belle saison*) montre une princesse offrant une coupe de vin à un prince venu en conquérant pacifique – certes par voie de terre (puisque le mythe de *La Belle au bois dormant*<sup>28</sup> intervient aussi, en contrepoint), mais dans la liesse d'un grand port méditerranéen :

27. Et où son grand-père était charretier sur le port (voir *Pouèmo* 2, p. 202).

28. Voir notre étude sur "L'Endormie et le Veilleur", in *Polyphonies*, op. cit., p. 34-48.

*Avançon un pauquet pèr vèire quicon mai  
e descuerbon alor la plus blanco di vilo ;  
sis oustau estaja, li courouno un palais,  
e si carriero van fin qu'à la mar tranquilo  
ount se vèi de fube de gènt*

*qu'alargon milo aucèu de si gàbi d'argènt.*

Ils avancent un peu pour en voir davantage,  
et découvrent alors la plus blanche des villes ;  
ses maisons étagées, un palais les couronne  
et ses rues s'en vont jusqu'à la mer tranquille  
où l'on voit des foules de gens

29. *Pouèmo 1*, p. 76.

libérant mille oiseaux de leurs cages d'argent<sup>29</sup>.

Ensuite la navigation de Pythéas jusqu'aux océans nordiques, sur laquelle se fonde la longue *Ouresoun de l'Ome de vèire (Oraison de l'Homme de verre)*, chant d'un retour pathétique vers un port qui ne reconnaît plus l'arrivant :

*Que countèmplo uno vòuto, en aplantant moun vanc,  
mis isclo, mi belòri à l'escrin de la rado !*

*Se retrove en soun fiò lou meme fiò qu'avans,  
dòu trassegun que n'ai la peitrino barrado  
derroumprai-ti lou ciéucle estré  
sèns faire quaranteno en quauque lazaret ?*

Que je contemple un moment, en arrêtant ma course,  
mes îles, les bijoux à l'écrin de la rade !

Si je retrouve en leur feu le même feu qu'autrefois,  
du philtre qui me tient la poitrine serrée  
pourrai-je rompre le cercle étroit  
sans faire quarantaine en quelque lazaret<sup>30</sup> ?

30. *Pouèmo 4*, p. 114.

•••

“Ainsi fidèle à tout ce qui s'amarre encore de mer à mon bout de presqu'île, j'ai devant moi la mer entière, et derrière moi la terre entière” : cette phrase écrite par un Provençal d'adoption – Saint-John Perse, à Giens, en 1958<sup>31</sup> – traduirait assez justement, à notre sens, la géographie poétique de Max-Philippe Delavouët. Solidement enracinée dans sa terre, celle-ci ouvre, à pleines voiles, sur une mer qui, si l'on excepte certaines références (suggestives, elles aussi) au monde celtique, est essentiellement la Méditerranée, inépuisable trésor de miroirs pour un auteur bâtissant toute son œuvre sur le jeu des références, des identifications et des fascinations :

*T'ai adu, sout l'azur que recuerb moun teatre,  
masco d'eros pinta d'un sang toujours nouvèu,  
vers tóuti li soulèu que la mar pòu rebatre...*

Je t'ai emmené, sous l'azur qui recouvre mon théâtre,  
masque de héros peint d'un sang toujours nouveau,  
vers tous les soleils que la mer peut refléter<sup>32</sup>...

32. *Pouèmo 4*, p. 68.

33. *Balado d'aquéu que fasié Rouland (Ballade de celui qui faisait Roland)*, qui constitue la totalité de *Pouèmo 3*.

34. *Pouèmo 5*, p. 134-144.

35. *Pouèmo 3*, p. 122-124.

36. Les trois textes cités dans cette phrase se situent dans *Pouèmo 2* (p. 55-83) et *Pouèmo 5* (p. 110-120 et 8-28).

37. *Pouèmo 1*, p. 12-16.

38. *Pouèmo 4*, p. 70 et suiv.

39. *Pouèmo 1*, p. 174-176.

40. *Pouèmo 4*, p. 184 et suiv.

Rien de plus éloquent que de suivre, sur une carte, les lieux, les personnages ou les mythes que le poète provençal a intégrés à sa création : l'Espagne, où le paladin Roland bataille afin de parvenir jusqu'à la reine sarrasine, dans un vaste poème<sup>33</sup> inspiré d'un ancien *Roland à Saragosse* ; Venise, dont est imaginé le majestueux engloutissement<sup>34</sup> ; Constantinople et ses palais, évoqués au détour de quelques strophes<sup>35</sup> ; la Palestine pour *Camin de la Crous (Chemin de la Croix)* puis pour l'embrasement de Sodome et Gomorrhe – tandis que se profile, au loin, la tour de Babel<sup>36</sup>. Et l'archipel des mythes grecs, Vénus Anadyomène<sup>37</sup>, Ariane à Naxos<sup>38</sup>,

Thétis plongeant Achille enfant dans les flots<sup>39</sup>, Ixion supplicié dans sa roue<sup>40</sup>, la tête d'Orphée roulant jusqu'à la mer<sup>41</sup>. Enfin Ulysse, "prince de l'olivier<sup>42</sup>", dont on est même en droit de dire qu'il achève sa destinée, en quelque sorte, dans un poème provençal du xx<sup>e</sup> siècle : si l'on veut, en effet, assister à l'ultime épisode prédit par le devin Tirésias, "Prends une rame bien faite et va, jusqu'à ce que tu arrives chez les hommes qui ignorent la mer et mangent leur pitance sans sel ; quand, te rencontrant, un autre voyageur dira que tu portes un battoir à vanner sur ta robuste épaule, alors plante en terre ta rame bien faite<sup>43</sup>..." comme l'*Odyssée* s'arrête en deçà, il convient d'ouvrir *Lusernàri dóu Cor flecha* (*Lucernaire du Cœur fléché*), pour y lire les strophes que nous reproduisons ci-après<sup>44</sup> ; bien mieux que nos hâtives considérations, elles aideront à garder mémoire du pays, tout de terre et de mer, de Provence et de Méditerranée, qui est celui des *Pouèmo* de Max-Philippe Delavouët.

*Touto la sau se sarro au cantoun de tis iue.  
Lou pan que manjaras, lou sucraras d'amouro  
e quouro n'auras proun de la set, de la niue,  
vendras pèr béure l'aubo i fueio ount l'aubo plouro.  
Entèndes plus la mar dansa,  
l'aigo qu'aviés en tu dins ti rago a passa.*

*Navegaire escapa de la pòu, dis espousc,  
prendras la routo griso au rescontre de l'aubo  
vers la terro ount la mar s'escound au founs di pous.  
L'escumo se fai flour e l'erso que t'enraubo  
n'es qu'un grand balans arresta  
moute l'aubre que giscla a jamaï degouta.*

*E li mast, cregnènt plus ni vènt ni brefounié,  
soun aquí pèr marca lou just mitan dis iero.  
Destries de marin que soun que meissounié  
remant à plen de fourco au fourni di garbiéro  
e de móussi cavaleirot  
sus de pechard plus fièr que figuro de pro.*

*Pèr camin e campas, vas barrula, nauchié  
que portes meme plus ta remo sus l'espalo.  
T'adraiara lou semafore d'un clouchié  
que, dins l'aussado di téulís, tout dre s'empalo ;  
e seguiras soun ombro, à flour  
e mesuro que l'acourchira la calour.*

*Vendras vers toun clouchié d'un mouvemen redoun  
coume pèr te douna lou tèms d'uno bourdado  
moute se chanjo en reverenci de pedoun  
lou salut d'uno velo aclino vers l'oundado ;  
vendras coume un dansaire lènt  
que vèi se sarra l'ombro e grandí sa talènt.*

*A la racino de l'ombro, coume en un port,  
escamparas lou ferre e ta duro cadeno  
aura lou moui que fau pèr que posque toun cor  
s'alanda sèns dangié moute soun vanc lou meno ;  
saupra, toun cor, qu'es estaca  
aquí moute toun ferre un jour sara tanca.*

*Lusernàri dóu Cor flecha (Pouèmo 2)*

Tout le sel se resserre au coin de tes yeux.  
Le pain que tu mangeras, tu le sucreras de mûres  
et, lorsque tu en auras assez de la soif, de la nuit,  
tu viendras boire l'aube aux feuilles où l'aube pleure.  
Tu n'entends plus la mer danser,  
l'eau qui était en toi dans tes crevasses a glissé.

Navigateur échappé à la peur, aux éblouissements,  
tu prendras la route grise à la rencontre de l'aube  
vers les terres où la mer se cache au fond des puits.  
L'écume se change en fleurs et la vague qui t'environne  
n'est qu'un grand balancement arrêté  
où l'arbre qui jaillit n'a jamais ruisselé.

Et les mâts, ne craignant plus ni vents ni bourrasques,  
sont là pour indiquer le juste milieu des aires.  
Tu discernes des marins qui ne sont que des moissonneurs  
ramant à grands coups de fourches au plus épais des gerbiers  
et des mousses à cheval  
sur des bêtes plus fières que figures de proue.

Par les chemins et les landes, tu vas errer, nautonnier  
qui ne portes même plus ta rame sur l'épaule.  
Te guidera le sémaphore d'un clocher  
qui s'empale debout dans la houle des toitures,  
et tu suivras son ombre, au fur  
et à mesure que la raccourcira la chaleur.

Tu viendras vers ton clocher d'un mouvement circulaire  
comme pour te donner le temps d'une bordée  
où se change en révérence de piéton  
le salut d'une voile inclinée sur les eaux ;  
tu viendras lentement, danseur  
qui voit se resserrer l'ombre et grandir son désir.

A la racine de cette ombre, comme en un port,  
tu jetteras l'ancre et ta dure chaîne  
aura le jeu nécessaire pour que puisse ton cœur  
s'éloigner sans danger là où son élan le mène ;  
ton cœur saura qu'il est attaché  
là où ton ancre un jour sera accrochée.

*Lucernaire du Cœur fléché (Pouèmo 2)*

41. *Cant de la tèsto pleno d'abiho*, c'est-à-dire *Pouèmo 5*, et plus précisément les p. 152-178.

42. *Pouèmo 1*, p. 200. Sur le mythe d'Ulysse dans *Ço que Tristan se disíe sus la mar (Pouèmo 1)*, voir notre communication, in *Revue des langues romanes*, 1977, p. 181-193.

43. *Odyssée*, chant xi, trad. M. Dufour et J. Raison, Garnier-Flammarion, Paris, 1965.

44. *Pouèmo 2*, p. 188-191. Ce texte est reproduit ici grâce à l'autorisation de Mme Arlette Delavouët.

Traduction des poèmes par Max-Philippe Delavouët.